

LE CENTENAIRE DE LA GUERRE 14-18 EN ARIÈGE

JANVIER 2016 / LETTRE N°8



*Écrire,
écrire toujours*

Les années 14-18 nous ont légué un immense volume d'écrits privés. Aucune autre période n'a suscité pareille production.

La guerre fut longue et la séparation devint vite une épreuve terrible pour les soldats comme pour leur famille. Héritiers de l'école de Jules Ferry, les hommes de 14 savaient lire et écrire, leurs femmes et leurs enfants aussi. Plus de quatre millions de lettres furent échangées chaque jour, dix milliards environ pour les soldats français sur la durée de la guerre.

Adolphe Laffont, de Montpeyroux (don famille Maurin)

Dans le cadre de leur mission de valorisation de l'histoire collective de l'Ariège, les Archives départementales et le Conseil Départemental de l'Ariège ont initié l'an passé une grande collecte de la mémoire écrite des « poilus » ariégeois. Parallèlement, des actions de valorisation sont engagées, parmi lesquelles cette « Lettre du Centenaire de la guerre 14-18 en Ariège ». Au cours de ces années de commémoration, elle est publiée à raison de quatre numéros par an.

La « Lettre du Centenaire » est également disponible en téléchargement libre sur le site du Conseil Départemental de l'Ariège : www.ariège.fr

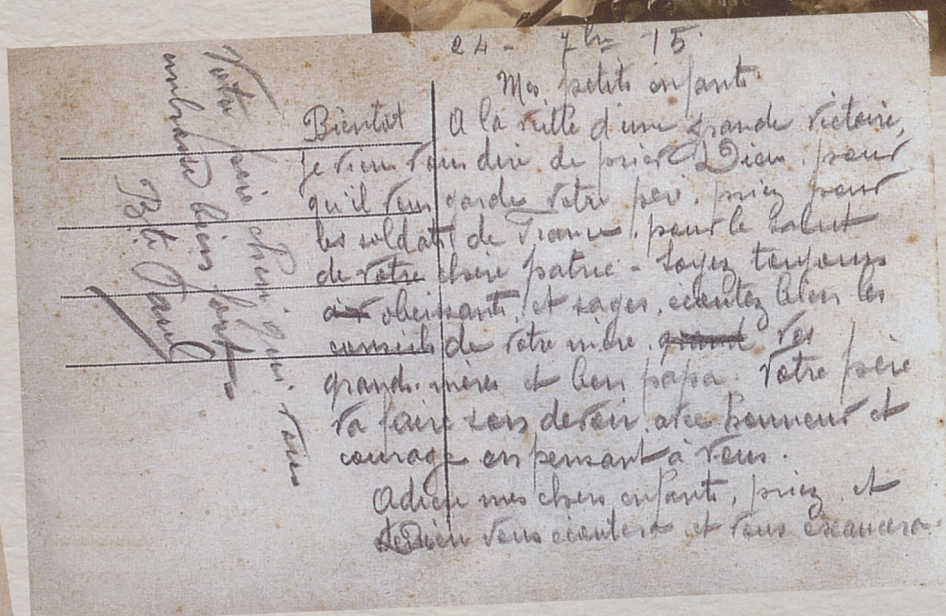
La poste aux armées

Conscient de l'importance du courrier pour le moral des soldats, le gouvernement en a institué la gratuité avec la franchise postale ; il en a aussi établi le contrôle. Des commissions ouvrent des lettres, de façon aléatoire, le rythme atteint bientôt 180 000 par semaine. La mission est double : surveiller le moral des combattants et exercer la censure militaire interdisant toute information utilisable par l'ennemi, mais aussi toute appréciation subversive de la situation du front, notamment celle teintée de pacifisme ou de défaitisme.

On encourage l'usage des cartes postales, plus faciles à contrôler que les lettres fermées. Cartes officielles distribuées gratuitement aux soldats ou cartes achetées à l'arrière imprimées après visa de censure, leur illustration est aussi un élément de propagande : scènes de guerre, ruines, groupes de soldats, photomontages patriotiques et sentimentaux ou dessins humoristiques raillant l'ennemi.



Joseph Denjean, de Pamiers
(archives de la famille Lurzy)



Cette postcard envoyée à ses enfants par Jean-Baptiste Paul,
de Saint-Girons, le 24 septembre 1915 (don famille Bloy)

Aux armées, 3 avril 1918

Ma toute aimée,

Enfin, après huit jours, ta lettre du 24 est arrivée et, comme tu dois penser, elle m'a fait le plus grand plaisir. Depuis ma dernière lettre, bien aimée, il s'est passé beaucoup d'événements pour moi. Je ne veux pas tout te détailler car voilà 5 nuits que je couche dehors et je suis à bout de force, ce qui fait que je vais aller me coucher dans une cagna. Samedi, les Boches nous ont attaqués, le soir, ça a été nous, le lendemain matin, on a réattaqué et le dimanche au soir les Boches nous attaquaient de nouveau mais sans succès. Rien qu'avec ces quelques lignes, pense un peu à ce qui s'est passé.

J'ai pas à me plaindre, chérie, vu que j'ai encore mes os. Toi, mignonne, qui me dis dans ta lettre que sûrement j'ai passé de meilleures Pâques que l'année dernière, vois comme tu te trompes. J'étais bien mal l'année dernière, mais cette année, j'en étais encore davantage vu que le samedi et le dimanche, nous avons attaqué deux fois.

Tu te plaignais, chérie, qu'une fois mariés, tu vas dépenser beaucoup d'argent pour faire encadrer mes citations. Eh bien, si ça peut te faire plaisir, samedi soir j'ai été cité de nouveau.

J'aurais beaucoup de choses à te dire, mais, mignonne, j'ai pas encore la tête à moi. Les oreilles me sifflent, mes jambes ne veulent plus me porter, j'ai faim et je n'ai rien à manger et je grelotte de froid car voilà 5 jours que je suis mouillé jusqu'aux os. Tu vois, chérie, à quel point je suis malheureux. Malgré tout, la santé est merveilleuse et 5 ou 6 jours de repos suffiront à me remettre.

Je te quitte, ma toute aimée, en t'envoyant mes pensées et tout moi-même.

Raymond

Raymond Verdier, de la Bastide-ne-l'Arre, sera tué le 5 juin. (archives des familles Cathala et Verdier)

Du front à l'arrière, le lien maintenu

La guerre de position qui s'est installée ménage de longs temps de pause où le soldat peut écrire. Il écrit pour être proche des siens, il écrit pour occuper ces angoissantes heures d'attente, il écrit pour conjurer la peur, il écrit pour témoigner, peut-être, un jour... Dans les premiers temps de la guerre, les lettres sont rassurantes pour la famille, le soldat se dit en bonne santé et il sera là pour les prochaines récoltes... ; mais au fil des jours, l'horreur de la guerre prend le pas.

A l'arrière, les épouses, les parents, les enfants, les amis donnent des nouvelles de la famille, du village et racontent la vie de tous les jours.

Et tous, le soldat du front comme les siens qui sont loin de lui, attendent la prochaine lettre, celle qui va les rassurer provisoirement, la lettre où il est dit qu'on vous aime, la photographie jointe qui montre le vaillant poilu et ses camarades ou la famille qui l'attend, écrit qu'on va lire et relire, image qu'on va regarder et montrer pour se persuader que la vie est toujours là.

À gauche : lettre de Jean Cornilhat à son père, le 15 octobre 1914. Photographie avec sa mère et son frère (archives de la famille Casalp, de Rabat). Albert Cornilhat sera tué le 7 mai 1916.

Cher papa

Comment vas-tu ? Penses-tu que la guerre sera vite finie ? Oh mon dieu que non.

Je n'est fait aucune composition mais bientôt je ferai la composition de lecture. Je n'est pas de la son pour vendredi c'est-à-dire demain.

Dans une de nos lettres nous t'avons écrit qu'à Rabat nous allions tous les jours à la prière mais les derniers jours que nous sommes allés restés à Rabat nous n'y sommes pas allés parce que tante Elvire était occupée. Ici nous ne pouvons pas aller parce que le logeur est assez égoïste de la maison et nous nous metton à travailler en rentrant tout de suite.

Je t'aime beaucoup, beaucoup et je souhaite que tu reviennes.

Je t'embrasse très fort.

Jean



Une lettre est arrivée...

Lundi de Pâques, 5 avril

Je ne sais s'il fait soleil sur la terre ou si la splendeur que je porte en moi rayonne sur tout ce qui m'entoure. Je reconnais les choses aimées et familières mais elles m'apparaissent dans une sorte de lumière glorieuse et je les regarde comme si je les revoyais après les avoir longtemps perdues. Le bonheur inattendu m'est arrivé dans une lettre contenant un rameau de buis, du buis béni le dimanche des rameaux.

Je vais à Mirepoix attendre Jeanne, qui d'ailleurs n'arrive pas. L'herbe est douce aux pieds. Je la foule à peine, l'air me porte, il me semble que la terre déborde d'allégresse. La lettre et la branche verte sont sur moi, je les porte comme une sorte de relique. Ce soir, le jour se prolonge et décline avec une sérénité infinie.

Marie Engholier, Mirepoix, 1915.
(Les saisons du vent, Grasse, 1986)

NALZEN, le 15 octobre 1914.

Cher papa

Je viens par ces quelques mots te donner de nos nouvelles. Comme tous en bonne santé et je désire qu'il en soit de même pour toi. Nous n'avons pas eu de tes nouvelles depuis le 8 septembre. Je ne sais si tu ne peux pas écrire ou si tu n'a pas du plaisir ton père et ta mère commencent à se faire attendre. Je t'embrasse et te salue ainsi que moi. Je t'ai écrit plus de 20 lettres en carte et depuis ton départ de France, je n'ai reçu que 4 lettres et 2 cartes. De la fin du mois de septembre on commença pour 10 jours et moi dit que vous seriez ensemble le 6 septembre, au moins moi aussi. Chéri, écrit moi ne me laisse plus dans la peine comme je suis. Voilà sans ou tu es soldat et dans la guerre. Je t'embrasse du petit Gabriel. Je pense que tu dois y penser. Les nouvelles petites qui sont si jeunes tous les deux et qui te saluent si souvent. Ils ont la connaissance de nous tous. Mais il faut espérer que tu aimes tout ça. Paul que nous sommes si contents en ce moment mais l'aimer nous réunira.

Je ne passe une seule seconde sans penser à toi et à ma mère moi qui vous aime tant et tous les jours dans quelle existence il faut vivre en ce moment. J'obtiens la patience. Tu m'embrasses. Edmond nous écrit chaque jour. C'est nous à écrit le 29 septembre il ne reste que toi à nous écrire.

A bientôt des nouvelles.

Bonne nuit. Je t'embrasse et t'embrasse de bien loin un million de baisers.

Ton épouse qui t'embrasse avec force de plus.

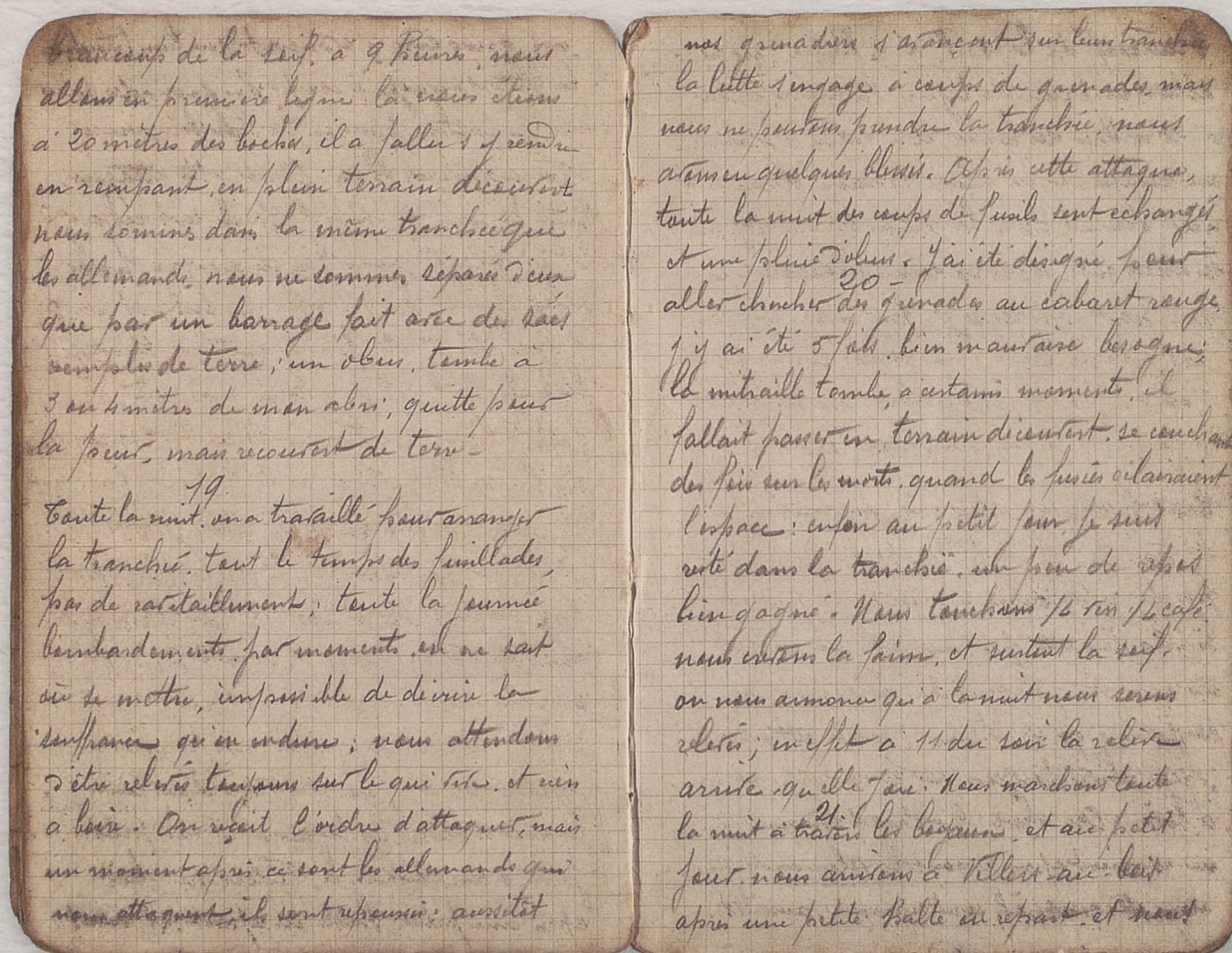
Noémie Canal

vingt-trois
Joseph Canal

Lettre de Noémie Canal, d'Alzen, à son mari (don famille Carbonne).
Paul Canal fut déclaré disparu le 1er septembre 1914.

Témoigner, maintenant et après

Certains, ceux sans doute à qui l'écriture est la plus facile, ont écrit un journal de campagne, un carnet de guerre. Exempts du souci de rassurer les proches, ces textes racontent la vie réelle et constituent un extraordinaire témoignage. A leur retour, ceux qui ont survécu écrivent peut-être un jour leurs souvenirs, plus tard...



Carnet de guerre de Baptiste Paul, de Saint-Germain (don famille Blazy)

Les carnets, les lettres et les photos envoyés du front, ramenés par le soldat ou renvoyés après son décès, ont été conservés pieusement par les familles, dans une boîte, dans un tiroir... Ils constituent la mémoire humaine de la guerre de 14 et les préserver est aujourd'hui, cent ans après, le plus bel hommage à rendre aux « poilus ».

Antonin Régis, de Saint-Jean-du-Falga
(collection Louber)

